

La prochaine guerre...

Autor(en): **Delage, Edmond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **93 (1948)**

Heft 9

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342391>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La prochaine guerre...¹

« Tu ne cesseras donc pas de faire la guerre ? » demandait Joséphine à Napoléon. Ne pourrait-on pas poser la même question à Camille Rougeron, le savant et prophétique auteur de *l'Aviation de bombardement* (1937) et des *Enseignements aériens de la guerre d'Espagne* (1939) ? La guerre est son élément. Son esprit s'y meut avec une agilité incroyable, obsédante pour un pacifiste. Il la voit venir avec une certitude quasi mathématique, mais, prudent malgré tout, il avertit qu'il ne s'aventurera pas à esquisser le déroulement d'un conflit, « où des circonstances imprévues imposent le plus souvent aux acteurs une conduite qui n'est pas conforme à leur désir ». Son pessimisme radical à l'égard de l'humanité contemporaine laisse du moins filtrer un rayon d'espoir : « La seule borne aux ambitions de l'U.R.S.S. sera la sagesse de ses dirigeants, et le plus extraordinaire de l'aventure ne sera peut-être pas l'arrêt des armées soviétiques, une fois sur le Rhin, pour éviter de se laisser prendre dans l'engrenage qui en a happé tant d'autres (ibid.). » Il est vrai que dès la page suivante l'auteur nous prévient que l'U.R.S.S. sera successivement conduite à la conquête « directe » ou « par personne interposée » de la presque totalité des territoires européens et asiatiques où elle n'est pas encore installée. « Son destin l'entraînera aussi bien dans les péninsules de l'Asie que dans celles de l'Europe. »

Plus suggestives que ses anticipations stratégiques, tou-

¹ Editions Berger-Levrault.

jours sujettes à caution, nous paraissent les vues de l'auteur sur les armes du conflit éventuel. Il montra il y a une dizaine d'années une telle prescience dans l'étude du chasseur-bombardier, de l'attaque du char par avion, de la bombe soufflante et de la bombe-fusée, que nous aurions, croyons-nous, grand tort de négliger ses avis quand il traite de la fusée, de la guerre atomique, de la guerre biologique, de la guerre météorologique, toutes destinées selon lui à renouveler entièrement les matériels actuellement en service.

La fusée, déjà expérimentée en France au lendemain du premier siège de Sébastopol, reprise par l'armée allemande sur les « Püppchen », comme sur les puissants canons de 280 mm. dont elle releva la portée de 50 à près de 90 kilomètres, enfin réintroduite depuis 1940, sera, d'après M. C. Rougeron, facteur décisif de bouleversement de l'armement, sur terre, sur mer et dans les airs.

La légèreté des lance-fusées — ainsi que la très grande vitesse — permet l'établissement d'un matériel d'infanterie et d'artillerie de campagne dont la puissance convient aussi bien à la division ordinaire qu'à la formation aéroportée. Le seul inconvénient de la fusée est sa dispersion. La « semi-autopropulsion » y remédiera. C'est le tir à faible vitesse initiale dans un tube léger, complété par la combustion de la fusée au début de la trajectoire : c'est, en somme, la transposition du lancement en piqué des bombes-fusées, où la vitesse de l'avion jouait ce rôle de vitesse initiale.

Sur les navires la fusée suppléerait entièrement l'artillerie « classique ». Le grand bâtiment ou le porte-avions pourront, grâce à elle, engager le combat à plusieurs centaines de kilomètres. Elle sera aussi l'arme de la vedette et du sous-marin. L'importance de la fusée est encore plus grande en aviation, car elle s'applique à la propulsion de l'avion comme à celle de ses armes.

M. Camille Rougeron s'intéresse tout autant aux problèmes de protection : elle est pour lui un élément essentiel d'efficacité.

Dès 1936 il l'avait préconisée pour l'aviation de chasse. Fort de l'expérience du maréchal de Saxe, il la voulait d'autant plus légère que l'arme devenait plus puissante. Il l'envisage aujourd'hui comme parade à la bombe atomique : il préconise le char individuel de 500 kilos pour homme couché, la vedette blindée et l'avion-fusée à corps épais.

Pour résister à la bombe atomique, la difficulté n'est pas l'isolation calorifique. Ce n'est pas davantage le souffle : une cuirasse mince en duralumin suffit. Mais l'absorption des rayons *gamma*, auxquels on attribue un nombre si élevé de victimes, suppose une épaisseur de protection considérable — un mètre de béton. Pour le militaire la solution la plus simple sera le trou d'homme ; il s'y enfermera, la tête dans un casque du genre scaphandre, résistant à la chaleur comme au souffle. Mais le civil ?

La lecture du chapitre sur la guerre biologique ne serait point à recommander aux personnes nerveuses. Assez rassurant malgré tout en ce qui concerne l'homme, ou plus exactement les maladies infectieuses qu'on peut directement provoquer et appliquer à sa destruction, ce genre de lutte paraît ne pas devoir épargner nos frères inférieurs, difficiles à alimenter, en ce cas, en nourritures aseptisées, ni les plantes, encore plus exposées. Mais de quoi se nourriront alors les humains ?

Dans un chapitre terrifiant, mais scientifique, sur la guerre météorologique, M. C. Rougeron étudie minutieusement les plus récentes découvertes américaines, notamment en matière de pluie artificielle, et l'art de les appliquer à l'inondation d'une partie des territoires ennemis en asséchant l'autre. Son efficacité, assure-t-il, serait bien supérieure à celle de la guerre atomique et biologique.

Passons sur d'autres inventions à moindre prétention, telles que les fusées liquides à très grande portée, simplifiées par la suppression de toute la mécanique des V 2, les cuirassés de faible tonnage à double protection et superstructures en alliages légers, les cargos submersibles, de rendement supé-

rieur aux cargos de surface, l'infrastructure aérienne portable avec camions à usage multiple de guerre déjà employés pour le V 2 : l'imagination la plus délirante se marie ici au réalisme le plus scientifique. Ne sont-ce pas les Wells et les Rougeron qui ont eu, hélas ! raison en matière de destruction humaine ?

Ce technicien (*Poly*, voire *pan*-technicien) a horreur de la spécialisation, et s'aventure avec joie dans le domaine stratégique. Le « pertubateur » mondial remportera — à son avis — les succès initiaux habituels. Il refoulera ses adversaires dans quelques-unes des extrémités des continents européen et asiatique. Mais le reflux est assuré. A partir de ces bases, péninsulaires et insulaires, il sera reconduit chez lui, comme il le fut déjà par cinq fois en trois siècles.

La seule défense possible pour les nations menacées est la manœuvre en retraite, accompagnée d'évacuation (quand on a de l'espace...). C. Rougeron étudie longuement le type de résistance le mieux adapté à ce genre d'opérations. A la ligne fortifiée il substitue la place forte, la « manœuvre sur réseau de places », style Vauban, rénové par la Wehrmacht appuyée sur ses hérissos.

L'organisation défensive française, conçue d'après la méthode du « hérisson », appuyée sur nos ressources énergétiques en charbon et houille blanche, comprendrait essentiellement la région industrielle et minière du Nord, prolongée jusqu'à la mer à Dunkerque, une zone englobant Lorraine et Sarre, avec Strasbourg et Metz, deux autres, à base d'énergie hydroélectrique, en Savoie et à Nice. La première ligne pourrait inclure, pour accroître sa densité, Sedan, Belfort, Briançon ; la seconde comprendrait Paris, Lyon, les charbonnages de la Loire, Marseille. L'auteur parvient à la même conclusion en étudiant le problème militaire de l'occupation d'un territoire menacé par la guérilla. Là encore s'impose l'occupation de quelques grandes places, et l'abandon du reste (comme fait en Chine Tchiang Kai Chek). C'est la solution préconisée pour la contre-

offensive grâce à des troupes aéroportées se fortifiant en des places improvisées et ravitaillées par air. Après deux siècles à peine de guerre en rase campagne on reviendrait à une guerre de places modernisée.

Si hallucinantes que soient les études techniques de l'auteur, qui déroule devant les destructeurs de l'espèce humaine des perspectives quasi illimitées, sa stratégie est donc assez encourageante pour l'Occident. Il souffrirait, mais gagnerait le « round » final. L'« asymétrie continentale » jouerait au profit du nouveau monde, son bastion suprême. L'envahisseur, même s'il réussissait à occuper toute l'Eurasie, serait grandement gêné par l'absence d'une ceinture continue d'îles, tremplins indispensables pour l'assaut décisif. L'aboutissement de la guerre biologique serait la famine. Mais elle favoriserait les pays à qui l'excès de production aurait permis le stockage (nous n'en sommes pas encore là...). La guerre météorologique pourrait en quelques années déplacer à la rencontre l'un de l'autre désert et « toundra », du Don à la Mongolie : elle ne pourrait rien, affirme C. Rougeron, contre la plupart des régions tropicales. Quant au problème des liaisons maritimes, à la merci d'une aviation de bombardement infiniment plus puissante encore que par le passé, il serait encore plus insoluble pour le « perturbateur » soviétique, que ne le fut celui d'une Europe occidentale, sous contrôle allemand, de l'Atlantique à la Volga.

EDMOND DELAGE.
